57e ANNEE (6e SÉRIE) N° 38 31 JUILLET 1947

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

F.-M. CATHERINET
Ancien Supérieur du Grand Séminaire de Langres
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Sainte Thérèse d'Avila à la Sorbonne. — II. La situation internationale, d'après René Payot. — III. Le témoignage de Victor Kravchenko. — IV. L'Allemagne actuelle d'après les Allemands. — V. Fragments d'exégèse de Paul Claudel.

I

C'est une fierté et une joie de parler, en tête de cette Causerie, de la magnifique soutenance de thèses qui s'est déroulée le 7 juin dernier, à la Sorbonne. Fierté et joie, parce que le sujet traité était l'un de ceux qui nous tiennent le plus au cœur : sainte Thérèse d'Avila ; et puis, parce que le « héros » de la soutenance était pour moi un ami, M. le chanoine Marcel Lépée, supérieur de l'Institution du Sacré-Cœur, à Moulins. La lecture de ses deux thèses est attachante au-delà de ce qu'on peut dire. Si la vie mystique est le plus haut rayonnement de la vie religieuse et comme le fruit le plus naturel et le plus riche du divin Evangile, et si Thérèse d'Avila est l'une des âmes qui ont vécu et décrit cette vie mystique avec le plus de force et de lumière, il est aisé de voir que c'est de nous-mêmes, de ce qu'il y a de en nous de plus profond et de plus sacré, qu'il est question, quand on traite de ses expériences et de sa sainteté.

Mais avant d'aborder le fond de la question, donnons quelques détails sur la soutenance elle-même. En face d'un jury imposant et grave, on a mis le candidat, ses deux thèses en mains. Chacun de ses juges exprime son sentiment, fait un mélange habile et élégant des éloges et des critiques, pose au candidat des questions plus ou moins insidieuses. Il doit répondre à tout et à tous, durant cinq ou six heures d'horloge. Ces sortes de fêtes universitaires attirent le plus souvent un nombreux auditoire.

En la circonstance, le jury, extrêmement sympathique et compréhensif, était présidé par J. Laporte, Directeur des Etudes philosophiques à la Sorbonne. Il comprenait H. Gouhier, rapporteur de la thèse complémentaire, J. Baruzi, Robert Ricard, M. de Gandillac.

La thèse principale avait pour titre : *Le Réalisme chrétien chez sainte Thérèse d'Avila* [1], et la thèse complémentaire : *Bannez et sainte Thérèse* [2].

Pour saisir toute la grandeur du problème soulevé, il suffit de se rappeler ce qu'est Dieu pour le chrétien et pour le mystique. Sainte Catherine de Sienne entendit un jour cette parole : « Je suis celui qui est, et toi, celle qui n'est pas ! » Il est clair que le « *devenir* » est une autre sorte d'être que l' « *Etre* ». Le réel par excellence, c'est Dieu. Tout ce qui passe n'est que fumée et néant. Ce thème est celui de la prédication chrétienne, depuis ses origines, et ne cessera jamais de l'être. Si le réalisme est la philosophie du réel, la recherche du réel, il s'ensuit que le vrai réaliste est le saint, qui ne voit que Dieu, ne cherche que Dieu, ne veut que Dieu, n'attribue qu'à Dieu une suprême réalité. Le réalisme de Thérèse, c'est cela : c'est le sens profond qu'elle a, dès son jeune âge, de la réalité de Dieu. Toute enfant, elle répétait avec transport : *Para siempre, siempre, siempre !* Et cela, évidemment, avant toute expérience de la vie présente, avant toute déception, avant tout dégoût du monde et même concurremment avec une vivacité d'attachement à la vie que l'on voit rarement. Seulement, cette intuition puissante de la valeur unique de cela seul qui est *éternel — para siempre*, pour toujours ! — a eu besoin de la grâce, de longs et généreux efforts, d'une pratique constante et de plus en plus élevée de l'oraison, pour produire tous ses effet dans la vie de Thérèse. Une étude sur son *réalisme*, c'est donc une étude sur la persévérance héroïque de sa soumission au seul réel : Dieu. Car, c'est une chose de comprendre que Dieu est le grand et, en un sens, l'unique *Réel*, et c'en est une autre de tirer les conséquences de cette première certitude, en ne sacrifiant plus à l'irréel qu'est le fugace devenir, au sein duquel nous sommes plongés, et en soumettant tout notre être, mais tout, absolument tout, à ce Dieu en dehors de qui il n'est rien qui mérite le nom de *réel*.

M. le chanoine Lépée prend donc Thérèse d'Avila à sa naissance, passe rapidement sur les détails purement biographiques de sa jeunesse, rappelle son entrée au couvent, ses premières épreuves, sa dissipation, son retour à Dieu, montre les effets prodigieux produits en elle par la pratique de l'oraison, analyse les influences qu'elle a subies, cite les livres qu'elle a lus, énonce les conseils qu'elle a reçus, signale le désarroi dont elle a parfois été envahie, en face des divergences d'opinion rencontrées chez ses directeurs, insiste sur les craintes qu'elle avait de prendre la mauvaise route, car

[1] Cette thèse sera publiée, en octobre, chez Desclée de Brouwer, à Paris, sous le tire réclamé par le jury d'examen : *Sainte Thérèse d'Avila* et en sous-titre seulement le titre donné pour la thèse. C'est un volume considérable de 600 pages in-8°.

[2] On peut dire que rarement le nom de complémentaire a été mieux indiqué que pour cette thèse. Elle n'est en toute réalité qu'un chapitre détaché de la thèse principale et il est dommage que les deux ne puissent être fondues ensemble.

l'ange des ténèbres peut, pour nous tromper, prendre les allures de l'ange des lumières, et prouve que ce fut le grand théologien thomiste, Bannez, jeune encore à l'époque, mais déjà connu et estimé, qui la rassura pleinement sur l'origine divine de ses états et sur la valeur surnaturelle de ses expériences mystiques.

Tout cela et exposé, avec une précision, une clarté, une force rarement rencontrées en cette matière. On peut dire de la thèse principale qu'elle est une sorte de théologie mystique centrée sur l'évolution intime de Thérèse.

Au cours de la soutenance, on souleva, assez discrètement du reste, la question des rapports entre la théologie et l'expérience mystique. Il y avait justement, dans la thèse principale, trois chapitres extrêmement importants sur la « *réalité spirituelle* ». Le premier était une réponse à cette question : « La vie mystique est-elle une régression de la vie personnelle ? » Et la réponse : « L'amour de Dieu, moteur principal de la mystique, exige une ascension. La vie intérieure de Thérèse ne fut pas une dépersonnalisation, mais un enrichissement continu de sa personnalité, par la conquête de l'absolu ». — Mais, puisque l'on parle de la conquête de l'absolu, aussitôt se pose une question plus grave encore : « L'expérience mystique atteint-elle Dieu dans son être intime ? L'expérience mystique a-t-elle une valeur « noétique » ? Nous apprend-elle quelque chose sur Dieu, que nous ne saurions pas sans elle ? »

La réponse à ces questions demanderait bien des développements. En bref, il s'agit non d'une découverte ou d'une révélation de mystères divins, que l'on ne connaîtrait pas par une autre voie, mais d'une manière différente d'atteindre ces mystères, préalablement connus par la foi, et d'une confirmation des données de la foi et de la raison. Voici, du reste, la conclusion de M. Lépée :

« Thérèse n'imagine pas, elle ne conçoit pas : elle voit. Elle voit sa propre personnalité dans la Personnalité de Dieu et s'en distinguant d'autant mieux, comme le fi..i se distingue de l'Infini, que l'union est plus étroite. Il n'est donc pas étonnant que la présence de Dieu s'inscrive dans les notions de foi qui affirment le plus fortement le caractère personnel de Dieu. L'expérience a son couronnement dans la vision intellectuelle continue des trois Personnes divines et de la sainte humanité du Fils de Dieu. Certes, la personnalité de Dieu doit différer de la personnalité de Thérèse, puisqu'elle n'a point de limites. Certes, elle reste en son fond mystérieuse : Dieu se fait expérimenter, il ne se fait pas comprendre. Mais il ne semble pas douteux que Thérèse, au terme de sa vie, se connaisse vraiment, à certaines heures, comme une personne dans une Personne. Ainsi lui est révélée, aussi parfaitement qu'elle peut l'être ici-bas, la Réalité spirituelle. »

Et encore :

« Le Dieu des expériences ne se définit guère avec précision que dans les visions, et puisque les visions ne viennent jamais entièrement de lui, puisqu'elles ne se produisent que selon les mots, les images et les idées de l'homme, il est permis de supposer que Thérèse les a inconsciemment modelées sur les précisions de sa pensée religieuse : elle aurait donné à son Dieu la forme de sa foi. Notons cependant que le Dieu des expériences est Amour, entendez qu'il est personnel et qu'il se donne. Or, sur ce point capital, il se confond avec le Dieu des dogmes, car le Dieu des dogmes, lui aussi, est Amour : *Deus Caritas est* (I Joan., IV, 16). Non seulement il est amour en lui-même, dans la Trinité, mais l'Incarnation, la Rédemption, l'infusion de la grâce, d'un mot tous les mystères, ne prennent toute leur portée que par référence à un amour infini. En méditant les dogmes, l'âme s'élève à l'idée d'un mystérieux amour, et c'est à la lumière de cette idée qu'elle interprète et vit ensuite ses croyances. La foi dans les dogmes se couronne et se confirme par la foi dans l'amour. Il le faut d'ailleurs pour que les dogmes, au lieu d'être pour l'âme chrétienne, un scandale, comme pour les Juifs, une folie, comme pour les Gentils, lui apparaissent comme la vraie sagesse des enfants de Dieu.

Notons aussi avec quelle aisance Thérèse a pu préparer les expériences en méditant et en vivant selon les dogmes, et insérer dans le système dogmatique l'objet de ses expériences. Les dogmes n'ont pas été pour elle un cadre rigide et déformant, une sorte de carcan intellectuel. Elle y a trouvé la lumière et la vie qui se sont un jour épanouies dans l'expérience mystique. Et quand un Autre en elle a pris la parole, quand il s'est manifesté, il ne lui a pas fallu, pour nourrir de soi la pensée de Thérèse, modifier en quoi que ce soit l'ensemble et le détail des croyances qu'elle avait reçues. Bien au contraire, elles se sont, sous son influence, illuminées. Il serait même exagéré de dire qu'il a donné une âme à ce langage, il n'a fait qu'exalter celle que le langage possédait déjà. Nous sommes donc en droit de l'affimer, sans faire à proprement parler de la théologie : avec bien des nuances et des obscurités, dès le début des « états surnaturels » et surtout du mariage spirituel, ce qui est fondamental dans « ce que nous croyons par la foi », Thérèse, comme elle a elle-même si bien dit, l'a perçu « par la vue » [3].

Que si l'on veut résumer les rapports de la théologie avec la vie mystique, on le fera donc en deux mots : la théologie ouvre la porte à la vie mystique, la contrôle, la préserve d'illusions dangereuses, lui donne la certitude de ne pas s'égarer, et c'est le rôle que Bannez sut si bien remplir envers Thérèse, en lui disant : Vos expériences mystiques sont de Dieu et non du démon. — La vie mystique, à son tour, donne aux vérités de la foi, une force, un éclat, une puissance de certitude d'un caractère tout nouveau. — On pourrait dire : c'est comme la planète de Le Verrier, découverte par le calcul, puis aperçue dans la lunette. C'est bien la même planète, mais ce n'est pas la même façon de l'atteindre.

Les conclusions de M. Lépée étaient formelles. Elles ont paru cependant trop timides à M. Laporte qui aurait voulu que la connaissance de la vie trinitaire fût affirmée plus catégoriquement, dans la thèse du candidat. Celui-ci a répondu qu'il ne l'avait pas fait parce qu'il croyait que la seule analyse des textes, abstraction faite de tout recours à la théologie, ne permettait pas d'aller aussi loin.

Après quoi, une discussion s'engagea autour du terme « d'état théopathique » employé depuis H. Delacroix pour désigner l'union transformante. M. Laporte, M. Baruzi et le candidat se sont trouvés d'accord pour critiquer cette expression, en ce qu'elle a trop l'air de diminuer la vie personnelle du mystique, en le rejetant dans la passivité, et en le réduisant à l'état d'*automate* entre les mains de Dieu.

[3] Dans *Le Château de l'Âme*, VIIe demeure, chap. I : « Los que tenemos por fe, alli lo entiende el alma, podemos decir, por vista ». La sainte précise, toutefois, qu'il ne s'agit pas des yeux du corps : « aunque no es vista con los ojos del cuerpo ni del alma, *porque no es vision imaginaria* ». Il s'agit donc d'un sentiment de présence des trois personnes de la sainte Trinité.

J. Baruzzi, dont la compétence en la matière était consacrée par les travaux si connus sur saint Jean de la Croix, a suivi la thèse, chapitre par chapitre, critiquant, avec grande bienveillance du reste, certains titres, notamment ceux qui sont placés en tête des trois parties de l'ouvrage. Puis il a fait l'éloge de la classification et de la description analytique des états mystiques, s'arrêtant avec complaisance sur les chapitres concernant l'union, ses modalités, sa nature et tout spécialement les pages — très neuves, à son sens, — sur l'extase de douleur ; approuvant, enfin, particulièrement les deux chapitres, mentionnés ci-dessus, concernant la valeur noétique de l'expérience mystique. Il ne put qu'insister sur la sincérité et la probité scientifique du travail, où rien n'est avancé que sur les textes les plus clairs et les plus abondants et où l'interprétation prudente et sûre accompagne constamment les citations documentaires.

Après quelques légères taquineries de M. Ricard, à propos des PP. Baltazar Alvarez et Gratien, qu'il accuse le candidat d'avoir quelque peu malmenés, — affaire d'appréciation ! — M. Lépée a été proclamé Docteur ès-Lettres avec mention très honorable.

Il se dégageait, de l'ensemble de la discussion, une impression d'admiration générale envers la grande mystique d'Avila, sans la moindre note de discordance, et aussi une attestation de l'extrême importance des expériences mystiques, pour l'élargissement des clartés de l'éternelle vérité, au profit des humains. La journée, peut-on dire, avait été glorieuse pour la *santa Madre*. Les RR. PP. Carmes, dont les plus hautes personnalités étaient présentes, ont pu en féliciter le candidat, comme nous le faisons, à notre tour, de tout cœur.

II

Du ciel, descendons sur la terre. C'est pour y rencontrer les dissentiments, les oppositions, les malentendus entre les peuples. Une atmosphère lourde de menaces et d'inquiétude enveloppe l'Europe et le monde. C'est ce que René Payot, dont les causeries à la radio suisse, durant la guerre, ont rendu la voix presque familière à tous, explique fort bien, dans *Hommes et Mondes* de juin 1947.

Ce n'est pas la première fois certes que l'on voit des alliés se brouiller après la victoire. On a lutté ensemble contre un ennemi commun, mais chacun a ressenti surtout ses propres sacrifices et entend retirer, du triomphe obtenu, des fruits proportionnés à ses efforts. C'est, pourrait-on dire, la règle générale dans l'histoire, que la mésentente des alliés de la veille. Talleyrand le savait bien en se rendant au Congrès de Vienne. A Versailles, il fut bien difficile d'ajuster les prétentions des vainqueurs de l'Allemagne. L'Italie, en particulier, se jugea mal servie et partit très mécontente et aigrie du Congrès de la paix.

En 1945, les causes de dissentiment étaient encore plus inévitables et plus efficaces que jamais. Les alliés s'étaient réunis, mais sur un but très particulier et étroit : la défaite de Hitler.

« Cette rencontre, on a tendance à l'oublier, fut simplement l'effet du hasard ; les Anglo-Saxons et les Russes n'entrèrent pas en guerre en vertu d'engagements antérieurs, et ce n'est ni un idéal commun, ni un geste simultané qui les opposèrent à l'impérialisme des Hitlériens. Ce fut simplement l'agression allemande qui rapprocha les Slaves des Occidentaux. Jusqu'en 1941, désireux d'éviter un péril qu'ils croyaient ne pas pouvoir affronter, les Soviets ménagèrent les nazis et réservèrent leurs critiques aux Anglo-Saxons, représentants de cette « ploutocratie » qu'ils considèrent encore comme l'adversaire le plus intransigeant de leur régime économique et social. »

La fraternité d'armes n'a donc rien changé, au fond, des sentiments de part et d'autre. Du côté Anglo-Saxon, on reproche à la Russie sa propagande dans les pays étrangers, son immixtion constante dans la politique des autres, au moyen des partis communistes locaux, son emprise sur les petites nations voisines, le rideau de fer derrière lequel elle cache tout ce qui se passe chez elle, la façon totalitaire dont elle pratique ce qu'elle nomme la « démocratie ».

Il y a surtout pour exciter la méfiance des Anglo-Saxons, ce fait que la Russie couvre d'un voile idéologique des intérêts nationaux très visibles.

« Il n'est pas inexact, déclare René Payot, de dire que la Russie défend un idéal nationaliste, car une grande puissance ne peut faire que la politique de ses intérêts permanents qui découlent de sa position géographique et de ses besoins matériels, mais elle se servira toujours de l'arme idéologique. »

Il y a, malgré tout, quelque chose d'irritant à voir les intérêts les plus tangibles camouflés en croisade pour la création du paradis universel. Cela crée une atmosphère de méfiance que rien ne parvient à dissiper. La Russie, de son côté, garde sur le cœur plusieurs souvenirs fâcheux de la part des puissances occidentales. Le traité de Versailles avait été conclu sans elle. Tous les traités annexes — Trianon, Neuilly, Saint-Germain, — de même. La nouvelle Europe, faite sans elle, avait plusieurs raisons de lui déplaire. On ne la convoqua pas davantage à Munich. On donna à Moscou l'impression que la Russie était laissée au bon plaisir de Hitler ; aussi sa première vengeance fut le rapprochement avec l'Allemagne, en août 1939, au moment même où Français et Anglais recherchaient le concours russe contre le nazisme.

« Le prétexte de la rupture fut que la Pologne et la Roumanie ne voulaient pas admettre le passage de l'armée rouge sur leur sol. La raison profonde, c'est que les Russes n'avaient pas confiance dans la puissance anglaise et française, et que, d'autre part, les Allemands pouvaient leur offrir des avantages territoriaux que ni Londres, ni Paris n'étaient en mesure de leur concéder. »

On pourrait ajouter à cela, semble-t-il, le calcul machiavélique de Staline, espérant annuler les uns par les autres les rivaux de la Russie, et rester maître de la situation et même maître du monde, une fois les autres puissances épuisées par leurs luttes formidables.

René Payot, faisant état de sources qu'il doit connaître, affirme que lorsque Winston Churchill publiera ses *Mémoires*, on se rendra mieux compte de tout ce qu'il entrait de lointaines prévisions, de froides ambitions, de revendications âpres et résolues dans la pensée de Staline. Les premiers contacts de Churchill avec Staline furent très froids. Staline refusa de signer le traité d'alliance que lui

proposait la Grande-Bretagne. Ce fut Molotov qui parapha le document par lequel les deux puissances s'interdisaient de signer une paix séparée. Sur les buts de paix, aucune entente ne put s'établir.

« Au cours d'une longue conversation nocturne, Staline, alors que ses armées battaient en retraite sur l'ensemble du front, exposa calmement à son interlocuteur les revendications qu'il ferait valoir à la fin des hostilités. Elles étaient amples et diverses ; et nous croyons savoir que M. Churchill, qui n'est pas facilement impressionnable, fut stupéfait par l'étendue et la précision des exigences russes. Il se borna à les enregistrer, car ce n'était pas le moment de rendre publiques des divergences et de révéler à l'ennemi commun que le programme du Kremlin n'était guère en harmonie avec la Charte de l'Atlantique, par laquelle les Anglo-Saxons avaient proclamé leur désintéressement. »

Voilà ce qu'il faut avoir constamment en mémoire pour comprendre l'échec successif de toutes les conférences à quatre ou à trois que nous avons vues ces temps derniers. Que l'on se réunisse à Moscou ou à Paris, ou à Londres, c'est toujours pour confronter des vues inconciliables. Si l'on a entendu, depuis la guerre, M. Churchill, devenu chef de l'opposition, au lieu d'être le chef du pouvoir, exprimer sa méfiance envers les Soviets, il est sûr que cela vient de ce qu'il savait personnellement des visées du Kremlin. Même au cours de la guerre, en prévision des discussions de la paix, il avait insisté auprès de l'Etat-Major américain, pour infléchir les plans de campagne. Il aurait voulu un débarquement dans les Balkans, au lieu du débarquement en France. Il aurait voulu surtout que l'on arrivât à Berlin, avant Joukov. Les chefs militaires allaient au plus sûr, au moins coûteux ; Churchill voyait au-delà de la guerre. Les Russes ne demandaient qu'à torpiller l'Europe du traité de Versailles. Malgré les conférences de Yalta et de Potsdam, où l'on s'efforça d'aller aussi loin que possible au-devant des ambitions russes, on n'a pas réussi à mettre un frein à ces ambitions, ni à dissiper la méfiance réciproque des Slaves et des Anglo-Saxons.

Depuis la fin de la guerre, les causes de dissentiments n'ont cessé de s'accumuler. Les élections qui ont eu lieu en Pologne, en Roumanie, en Bulgarie, ont soulevé les critiques des démocrates occidentaux. L'abus fait par les Russes du droit de *veto* dans les organisations de l'O. N. U., le refus d'accepter un contrôle de la production de l'énergie atomique, la façon toute différente de se comporter en Allemagne, dans les divers secteurs d'occupation, tout à divisé les alliés.

L'accord de Potsdam prévoyait l'unification économique de l'Allemagne, la création d'un organisme chargé de régler les échanges entre les zones d'occupation.

« Les Russes, soucieux avant tout de tirer le maximum d'avantages des territoires qu'ils contrôlaient et d'y implanter un système se rapprochant du leur, firent la sourde oreille aux demandes réitérées des Anglo-Saxons. L'accord de Potsdam resta lettre morte. »

Chose plus grave, les partenaires, quand ils se rencontrent, ne parlent pas le même langage. Ils emploient des mots identiques en donnant à ces mots des significations opposées. Il est clair que les termes de liberté, de fraternité, de démocratie, d'ordre économique et social ont un tout autre sens à Moscou qu'à Washington ou à Londres. Les Russes se savent si éloignés de nos conceptions politiques, qu'ils ne peuvent se défendre d'une inquiétude constante pour la solidité de leurs institutions.

« Aujourd'hui encore, les successeurs de Lénine soupçonnent les Occidentaux de nourrir des desseins agressifs à l'égard de l'U. R. S. S., et il est étrange qu'ils prennent tant de précautions pour soutenir un régime dont la création remonte à trente ans. Un complexe d'infériorité subsiste chez eux, qui les rend secrets et crispés. On a le sentiment qu'ils sont dans un état de perpétuelle défensive. De même que Mussolini s'efforça — vainement — de faire de ses compatriotes des guerriers virils au cœur de bronze, il semble que les dirigeants bolchévistes se soient appliqués à enfermer l'âme instable, ardente et nostalgique des Slaves dans la dure carapace du marxisme. Même victorieuse, la Russie actuelle se protège d'elle-même, et le rideau de fer doit empêcher une osmose qui fait peur à ses chefs. »

On a l'impression que les grands chefs du communisme russe ont besoin du secret, du silence, pour accomplir, loin de tous les regards, des combinaisons inédites d'idées et d'individus, d'instruments et d'armes, pour un but qui ne peut être que la conquête du monde. Quand on ne communique pas librement entre soi, comment pourrait-on avoir confiance ?

Même les conférences internationales n'apportent pas de détente. Elles ont du reste changé de caractère. L'ancienne diplomatie n'est plus en usage. On envoyait des plénipotentiaires, munis d'instructions détaillées et complètes, mais aussi de pleins pouvoirs. L'action de l'homme sur l'homme pouvait s'exercer. Les idées pouvaient se confronter et souvent se rapprocher. Il y avait presque toujours, autour du tapis vert, quelque personne de bonne volonté, un nonce pontifical, ou un neutre, pour jouer le rôle de médiateur. On tâchait d'accorder les pianos et les violons, en éliminant peu à peu, patiemment et laborieusement, les dissonances les plus redoutables. La France a essayé, dans les réunions des quatre, de servir d'intermédiaire, d'agent de liaison entre les opposés. Mais il semble que la Russie se soit offusquée de cette bonne volonté elle-même et qu'elle en veuille à la France de son parti-pris de recherche de la *via media* ou du plus grand commun diviseur.

Aussi, la physionomie des conférences a-t-elle changé du tout, par rapport à la pratique universelle antérieure :

« On n'y cause point, on y lit des discours, et on s'y communique des rapports. On n'y trouve pas l'esprit international qui régnait dans les anciens congrès où les délégués, même en défendant âprement les thèses de leurs gouvernements, possédaient un fonds commun de traditions et de culture qui facilitaient les rapports personnels. L'élément humain est absent de ces sèches confrontations : jamais les débats ne portent sur de grands principes, sur la constitution d'un ordre nouveau, sur l'établissement d'un cadre juridique où toutes les nations pourraient trouver la sécurité. Les grandes puissances se livrent à des marchandages à propos de tous les problèmes ; et dès que l'on est en discussion, les autres surgissent comme une table gigogne qui s'ouvre, parce que chaque Etat, s'il fait une concession dans un domaine, essaie tout de suite d'obtenir un dédommagement dans un autre... On a raison de dire qu'un danger de guerre n'existe pas ; néanmoins, dans les salles de délibérations rôde toujours un personnage invisible : la peur. Il crée

une psychose qui alimente le soupçon, obsède les esprits et les empêche de trouver des solutions altruistes. »

Il est clair que ce qui empoisonne ces négociations, c'est le prétendu *réalisme* d'une bonne partie des négociateurs. Partons en effet du matérialisme dialectique. Il n'y a rien en dehors de la matière. *Il n'y a pas de droit* en soi, pas de justice, *pas de règles supérieures à respecter*, mais seulement la loi du plus fort, et du plus fort de demain, encore plus que d'aujourd'hui ! Chacun veut préserver des positions stratégiques importantes en vue d'un avenir incertain. D'autre part, chaque grande puissance met son point d'honneur à dire son mot dans toutes les questions de ce vaste univers. Rien ne doit lui être étranger, étant donnée sa grandeur, son volume, le chiffre de ses habitants, la quantité de soldats et de matériel de guerre qu'elle peut mobiliser. Il y a donc des points de frictions partout. Les Russes s'efforcent d'étendre le plus possible leur zone d'influence. Les Anglo-Saxons leur reprochent d'avoir transformé un bon nombre de petits Etats : Pologne, Roumanie, Tchéco-Slovaquie, Hongrie, Yougo-Slavie, en simples satellites. Ils ont répondu en faisant à peu près de même pour la Grèce et la Turquie. Les Russes dénoncent la formation d'un bloc occidental qui leur est hostile. Le refus brutal qu'ils viennent de faire du plan Marshall a précipité la conclusion de ce bloc tant redouté par eux. L'Europe se trouve donc divisée de la façon la plus nette, par une ligne qui va de Stettin aux faubourgs de Trieste. A l'est de cette ligne, la Russie est toute-puissante. A l'ouest, elle est présente par des agents infatigables et tenaces, les partis communistes locaux. On se regarde d'un camp à l'autre, comme chiens de faïence. René Payot nous assure que cette intransigeance des Russes vient de leur faiblesse et non de leur force :

« En proie à de graves difficultés intérieures, ils ne sont pas en mesure d'aider les pays qu'ils contrôlent. La sécheresse qui a sévi en Ukraine et en Moldavie leur impose de dures privations et les empêche d'aider la Roumanie où règne la famine. La réalisation du plan quinquennal est entravée par le manque de main-d'œuvre qualifiée et de machines. Sur vingt-huit branches de l'industrie, quatorze seulement ont, au cours de la première année, atteint le niveau de production qui leur avait été fixé. Aussi est-il certain que, si les petites nations du Centre et du Sud-Est jouissaient de leur liberté d'action, c'est aux Etats-Unis qu'elles s'adresseraient pour obtenir un appui. L'Union soviétique ne l'ignore point ; c'est pourquoi elle craint, en cédant aujourd'hui, de perdre son prestige et d'avouer son impuissance. »

Notez que cela était écrit avant la conférence de Paris, sur le plan Marshall, qui s'est close, après un échec retentissant, le 2 juillet. Mais comme cela fait bien comprendre l'intransigeance étonnante de Molotov ! Sa venue à Paris avait suscité de grands espoirs. La défiance a été la plus forte. L'idée que des puissances couvées par la mère-poule moscovite pourraient recevoir la becquée des Etats-Unis, avoir de la reconnaissance, — celle du ventre tout au moins — prendre l'habitude de regarder vers l'ouest et non uniquement vers l'est, — cette idée est insupportable à la Russie. Ce qu'elle tient, elle le tient bien. Plutôt la famine que l'abandon des conquêtes !

Elle sait bien que la soviétisation des puissances demandera un temps indéfini. Leur nazification s'est révélée impossible. Où Hitler a échoué, Staline réussira-t-il ?

« On ne saurait imposer à un peuple un régime qui n'exprime pas ses traditions profondes ; tôt ou tard, une crise se produit. Le jour où les troupes étrangères auront évacué les pays qu'elles occupent, il faut que ceux-ci puissent organiser comme bon leur semble leur vie publique. S'ils ne retrouvent pas leur indépendance complète, le continent restera un foyer d'insécurité et d'agitation, et une Europe chaotique, oppressée et misérable, sera le berceau d'un nouveau conflit. »

Jamais on n'aura vu aussi clairement à quel point il est vrai que le communisme ne croît que sur un terrain de misère. Les Américains semblent l'avoir compris ; ils offrent leur concours. C'est leur intérêt bien entendu, mais c'est aussi celui du monde. Ils savent qu'en combattant la misère, ils diminuent les risques de conflits sociaux et mettent les peuples à l'abri des convulsions du désespoir. Il semble que les Soviets raisonnent tout autrement. Il leur fallait trouver un prétexte pour repousser les avances du plan Marshall. Ils ont invoqué le respect de l'indépendance des peuples, comme si ces peuples, situés sous leur égide, jouissaient réellement de leur indépendance ! Ayant inventé cette fin de non-recevoir, ils ont brutalement repoussé la main tendue vers eux. La misère leur donnera des adhérents, achèvera de disloquer les pays qu'ils tiennent sous leur domination, en réduisant les citoyens de ces pays à un tel état de détresse qu'ils ne forment plus qu'une poussière impuissante !

Nous en sommes là. Que va-t-il advenir ? On va essayer de renouer les conversations. Les conférences reprendront de plus belle. Les Russes veulent gagner du temps. Ils ne sont pas pressés d'aboutir à un accord, car ils estiment que le temps travaille pour eux. Leur restauration pourra se poursuivre, des récoltes meilleures leur permettront peut-être de donner du secours aux affamés des pays satellites. Leurs usines secrètes arriveront peut-être à des réalisations substantielles !... Ces Slaves qui se proclament matérialistes et réalistes, sont, quand même, des mystiques superstitieux. Ils ne comptent pas sur la Providence qu'ils nient, mais sur « le sens de l'Histoire », qu'ils prétendent incarner, sur le Hasard, ou si l'on veut sur le Néant. Mais ils ont fait leur le mot anglais : *Wait and see :* attendre et voir !

III

Nous ne sortons pas du conflit Anglo-Saxon-Russe, en analysant l'article de Raymond Jouve, dans les *Etudes* de juin 1947, intitulé : *Suite à Kœstler, le Témoignage de Victor Andreyevitch Kravchenko.*

Une « suite à Kœstler » ? S'agit-il donc d'un nouveau roman, sur le modèle du *Zéro et l'Infini ?* Pas le moins du monde. Victor Andreyevitch Kravchenko est un homme qui raconte sa vie et qui apporte son témoignage sur son pays d'origine, sur ce qu'il y a fait, ce qu'il y a vu, les raisons pour lesquelles il l'a quitté, les mobiles qui le poussent à dévoiler les preuves du plus formidable esclavage auquel une nation ait pu être réduite. Un journal hebdomadaire français a publié déjà de longs extraits de son ouvrage qui a paru en Amérique sous ce titre : *I chose Freedom ; the personal and political life of a Soviet official, — J'ai choisi la liberté :*

vie personnelle et politique d'un officiel soviétique [4].

« Une réserve préliminaire s'impose, remarque M. Raymond Jouve : ce témoignage, pour sincère qu'il soit, n'en est pas moins celui d'un apostat du régime soviétique ; il y a donc lieu d'y supposer un ressentiment qui peut laisser dans l'ombre certains aspects sympathiques de l'expérience russe. Toute déception risque de nuire à l'objectivité plénière. »

N'exagérons pas cette méfiance toutefois. Nous ne demanderons pas à Kravchenko un jugement objectif complet sur le régime, mais l'exposé sincère des défauts de ce régime, selon ses propres constatations, en tant qu'elles coïncident avec une infinité de renseignements venus de toutes les directions.

Quelle fut la carrière de Victor Andreyevitch Kravchenko ? Celle d'un très grand nombre de jeunes russes. Son père avait été un octobriste de 1905, qui avait tenu sur les barricades de Moscou, contre les charges de cosaques et avait, pour cela, passé des années dans les prisons du temps des tsars. Issu d'un tel père, Victor était gagné d'avance à la révolution. Il a vu, tout enfant, son père libéré par le peuple. Il l'a entendu haranguer les foules.

Il a connu la guerre aux réactionnaires, les combats de rue, les cadavres dans la neige, les écoles fermées, les troupeaux d'enfants affamés ; lui-même a souffert de toutes les privations du peuple, en ces heures dramatiques. Il a lu Tolstoï et les révolutionnaires français. Il a été tour à tour barbier dans une gare, serrurier, ouvrier aux mines du Donetz. Enfin, en 1923, il entre aux *Comsomols*, qui sont les novices du parti communiste.

« Dès lors, sa vie se confond avec celle de son pays, il n'a plus d'existence personnelle ; c'est la loi du citoyen soviétique, corps et âme il est mobilisé. »

Et c'est bien cela le régime totalitaire, celui qui prend l'homme entier, le dépersonnalise, en fait un simple rouage dans une énorme machine, dont un seul homme, ou, tout au plus, un petit groupe de privilégiés, met en mouvement toute l'activité et l'efficience. C'est la vie de l'abeille dans la ruche, de la fourmi dans la fourmillière, ou de ces sortes de *fourmis blanches*, qui abondent dans les pays chauds, et qu'on appelle les termites. Est-ce là l'idéal pour une vie d'homme ? C'est tout le problème du communisme !

Survient « le grand événement historique » du 24 janvier 1924. C'est le *No 1* qui meurt : Lénine disparaît. Cette mort suscite un deuil national et donne naissance à une sorte de liturgie et de culte nouveaux.

« Mais les pleurs ne sont pas séchés que s'instaure un nouveau régime où la crainte remplace la ferveur. Le nom de Staline grandit tellement, devient si inévitable, qu'il est impossible, nous dit Kravchenko, de se rappeler aujourd'hui un seul moment où son ombre n'a pas couvert nos vies. »

Victor est soldat et participe à la guérilla sur les frontières de l'Afghanistan, après quoi il revient à la vie industrielle. Il est intelligent, a beaucoup lu, s'est formé lui-même. Il tranche sur ses camarades d'usine. Il est du reste contre-maître à Dniepropetrovsk. Dès cette époque, il souffre de l'un des grands mensonges du régime communiste. En apparence, ce régime est celui de la libération du pauvre en face du riche, celui de l'égalité et de la fraternité. En réalité, la différence des conditions, en régime communiste, est aussi flagrante, aussi choquante, aussi démesurée qu'en régime capitaliste. Les uns ont tout, les autres rien ou à peu près. Mais il est défendu de le dire, défendu de se plaindre. Kravchenko, chargé par ses camarades de rédiger un journal d'usine, constate les étranges limites imposées par le régime au droit d'expression de la vérité.

« La seule critique permise est l'autocritique du parti : *Samokritika*, pour élever le niveau de la production. Pas un mot sur les insupportables conditions faites aux ouvriers, parqués dans des baraques non chauffées en hiver, torrides en été, sans douches, sans lavabos suffisants, tandis qu'à proximité les « officiels » vivent en bourgeois. »

En 1929, après cinq ans dans les rangs des Comsomols ou catéchumènes, Victor devient membre du parti, ce qui lui procure un logement pour lui et les siens. Il est bientôt envoyé dans une école d'ingénieurs. L'Etat le défraie de tout, pendant ses années d'études, mais à sa sortie, il est tenu de « repayer le Parti », par son zèle et son dévouement impeccables. Pendant son séjour à l'école — l'Institut technologique de Kharkov, — le commissaire général de l'industrie lourde à Moscou, Ordzhonikidze, vient en tournée d'inspection. Il interroge le jeune homme, le trouve bien doué, inspiré d'idées justes et neuves, et le prend sous sa protection. Sa situation est donc favorable. Cela ne l'empêche pas de s'apitoyer, à part lui, sur les malheurs de son peuple. C'est l'époque de la liquidation des « koulaks », les paysans aisés hostiles à la collectivisation. Les déportations massives de ces malheureux, vers les toundras glacées du nord atteignirent une dizaine de millions de têtes. On vit de nouveau des troupes d'enfants abandonnés errants dans les campagnes. Il y eut des milliers d'exécutions pour « déviation nationaliste ». La propagande n'en exaltait pas moins les triomphes soviétiques, à longueur de colonne.

Deux constatations ressortent du livre de Kravchenko, en cet endroit. La première concerne le sort des femmes. Il en a connu un certain nombre, des plus favorisées : une Claudia, une Julia, obligées pour sauver leur existence de s'attacher à un homme du Parti, mais au fond se sentant esclaves et demeurant hostiles au régime. C'est par elles qu'il a, dès cette époque de sa vie, appris à connaître le faste des dirigeants et leur indifférence totale aux maux du peuple.

La seconde constatation est beaucoup plus grave encore, car elle atteint, peut-on dire, l'essence même du régime communiste. Il est tellement contraire à la nature humaine d'abandonner sa personnalité que les dirigeants du régime sont obligés de se tenir en une perpétuelle méfiance des retours à l'individualisme. Et c'est ici que le livre de Kravchenko rejoint celui de Kœstler. Il faut se plier, il faut détruire en soi toute pensée d'indépendance,

[4] Une traduction française vient de paraître, aux éditions Self, 20, place Dauphine, à Paris. Un vol. de 642 p. — La *Revue de Paris* de juillet 1947 nous apprend que le traducteur, M. Jean de Kerdélant, a réussi ce tour de force de faire sa traduction en un peu moins de six semaines. Le traducteur est le premier, du reste, à reconnaître qu'il ne s'agit là aucunement d'une œuvre d'art littéraire, mais essentiellement d'un document historique, auquel les imperfections même du style et de la composition donnent un caractère d'authenticité.

il faut accepter le joug dans toute sa pesanteur, donner en tout et toujours raison au *N° 1*, ou bien il faut disparaître. Il s'ensuit que le régime repose sur un système policier formidable. Victor a assisté au développement de l'ère des « dossiers ».

« Un département spécial en est chargé, soigneusement protégé par une porte d'acier éclairée par un sinistre judas. Ces fiches-dossiers sont des plus détaillées : aucun incident de la vie passée n'est jugé sans importance, depuis la naissance jusqu'au jour présent. Les parents, la tendance politique de chacun des membres de la famille, les conversations, les dénonciations, etc., tout y figure et, depuis longtemps sortis de la mémoire, certains faits qui accableront l'inculpé au prochain interrogatoire. Plusieurs savants systèmes d'espionnage mutuel s'enchevêtrent inextricablement : le Parti espionné par le G. P. U. et le G. P. U. par le Parti. Jamais l'expression « les murs ont des oreilles » ne fut plus vraie. La surveillance par les femmes est généralisée : celle du professeur Dinnik de l'académie de Moscou est demeurée célèbre. C'était comme l'air qu'on respire. Partout des fichiers avec des dizaines de millions de fiches. »

Cependant, le régime doit vaincre, dans la bataille de la production. Staline espère le faire par la terreur, comme les révolutionnaires de 1793. Il lance une proclamation en six points, dont les quatre principaux sont les suivants : comptabilité minutieuse, — centralisation de la production, — recherche rigoureuse des responsabilités en cas de gaspillage ou d'échec, — très grande différenciation des traitements.

C'est qu'il y avait jusque-là une immense déperdition de richesses en U. R. S. S. Kravchenko, envoyé au centre industriel de Nikopol, s'en rend compte. Les bâtiments dispersés et mal reliés, quantité de machines coûteuses, importées d'Allemagne, et se rouillant en plein air, parce qu'elles sont inutilisées par suite de changements brusques de plans à Moscou, les ouvriers sous-alimentés, mal logés, mal éclairés de fumeuses lampes à pétrole, couchant dans la saleté, par suite du manque de literies et de draps.

« L'ouvrier ne peut protester : une baraque ayant refusé de reprendre le travail, après une nuit sous la pluie, tous ses occupants furent déportés dans les camps de travaux forcés et on n'en parla plus. »

Et toujours en contraste, l'abondance et le luxe des « officiels ». Lui-même, Kravchenko en est un. Quand il vient à Moscou, pour rendre compte, il trouve le monde des dirigeants dans l'abondance. En haut lieu, par contre, on estime que « tout est assez bon pour le peuple soviétique ». Son protecteur, Ordzhonikidze le fait conduire au « Métropole » dans une Lincoln, le bourre d'argent, lui remet des billets pour l'Opéra, des *propusk* (passeports) pour aller où bon lui semble. On lui offre la vie gaie, une fête continuelle pour l'étourdir. Mais il ne peut oublier les spectacles de misère qu'il a eus sous les yeux à Nikopol. Il cherche à faire valoir ses idées sur l'amélioration de la condition humaine, mais il n'est pas écouté par ses chefs, qui ne voient dans la masse qu'un matériel humain, traité comme tel et indéfiniment renouvelable. Ce qui n'empêchait pas les propos impudemment optimistes de la propagande, tel que le slogan : « Le régime de la ferme collective a détruit le paupérisme au village ».

Mais voici que les nazis prennent le pouvoir en Allemagne, le 30 janvier 1933. Le parti communiste allemand, espoir de Staline, est supprimé. Aussitôt le régime se met en défense. Les journaux étrangers sont interdits. Une grande épuration s'annonce. La Russie est en proie à la famine.

« Pendant ce temps, le beurre était empaqueté dans les coopératives et partait à l'étranger, sous l'étiquette soviétique, pour démontrer la perfection et l'abondance du nouveau régime, et les officiels se livraient à de vraies orgies de viande, de beurre et de vodka, avec des femmes complaisantes qui trahissaient les leurs. Le désordre était tel qu'on retrouvait la récolte de l'année précédente murée dans des cachettes par les agents politiques, tandis que les villageois mouraient de faim sur les silos de l'Etat. »

Comme dirigisme, il était impossible de mieux faire [5].

A cette époque se produit l'assassinat de Serge Kirov, membre du Politburo. Staline est exaspéré d'un coup frappé si près de lui, il contrôle en personne le procès de l'assassin Nikolaïev. Une vraie panique s'empare de la Russie. Des centaines de commission d'épuration siègent en permanence. Chacune compte trois membres. Toutes les cartes du Parti sont revisées. 200.000 membres du Parti sont épurés. Des suicides se produisent en grand nombre.

« La procédure d'épuration revêtait d'ailleurs toujours le même caractère : séance publique, dans la salle de théâtre ou de réunion de l'usine, spectacle pour l'auditoire, mais temps de désespoir pour les victimes, toujours dans l'ignorance complète des griefs d'accusation. Tantôt une imprudence de langage, tantôt une parenté suspecte, tantôt la plus imprévue des dénonciations faite par un des assistants et qui se chargeait de mille menaces selon l'humeur du public... »

Kravchenko a cependant la chance de subir la tourmente sans accroc. Sa carte du Parti lui est rendue. Mais il a eu peur, il a vu trop de choses qui l'ont heurté, aussi est-il froissé, dépité, désenchanté. Puis, il fait de nouvelles constatations douloureuses. Il prend, pour le tirer de la misère, un secrétaire nommé Groman, brave cœur tout dévoué, qui vient bientôt lui avouer qu'il est obligé de le quitter. — Mais pourquoi ? — Tout simplement, parce qu'il a été chargé d'espionner son maître et que le cœur lui manque pour faire un tel métier ! Kravchenko sait par ailleurs que son chauffeur n'a pas les mêmes scrupules.

Il n'échappera du reste pas aux soupçons, aux accusations, aux interrogatoires, à la prison, où sa mère vient le consoler, un matin qu'il est sur son lit, la tête ensanglantée des coups de poing qu'il a reçus.

Il s'en tire cependant sur une intervention du comité de Dniepropetrovsk et il est lavé de tous les reproches.

De 1937 à 1942, le récit de Kravchenko ne fait que reproduire ce qu'on sait de l'histoire russe en général : nouvelles élections après la grande épuration, pacte germano-soviétique du 23 août 1939, entrée en guerre de l'Allemagne contre la Russie,

[5] Certains articles de Revue, notamment dans *Hommes et Mondes* de juillet 1947, affirment que l'on pourrait relever des faits analogues en France, en ce qui concerne le stockage des produits agricoles.

le 22 juin 1941, recul des armées rouges [6], perspectives effrayantes à Moscou. Mais en 1942, l'armée russe se ressaisit. Kravchenko, qui avait été d'abord mobilisé, est appelé dans la capitale, comme « affecté spécial ». C'est alors qu'il devient un personnage du régime. Il est nommé au Kremlin, au « Sovnarkom », Direction de la fabrication du matériel de guerre, sous la direction de Pamfilov, lequel traite lui-même directement avec le *N° 1*, Staline.

Deux traits caractérisent cette existence des officiels du régime : 1° ils ne manquent de rien et sont en possession de tout ce qu'on nomme les jouissances de la vie ; — 2° ils sont soumis à un régime de surveillance d'une rigueur incroyable et d'une constance qui ne connaît point d'interruption.

Le Kremlin, d'où Staline ne bouge pas, est ainsi un centre de commandement, bénéficiant de tous les avantages matériels, mais soumis à une atmosphère irrespirable de méfiance réciproque.

« Kravchenko vivra là ses derniers mois en Russie, parmi les privilégiés qui peuvent manger à leur faim, s'habiller à leur guise, ne manquer de rien au milieu d'un peuple affamé, et cela, apparemment, avec une bonne conscience. « Dans une dictature, nous dit-il, l'exécution est assurée par un délicat équilibre entre un pouvoir illimité et une crainte sans bornes. » Telle est l'atmosphère au Kremlin, où il reçoit la direction d'un des cinq départements du Sovnarkom. Il habite un étage silencieux, où de spacieux bureaux aux tapis moelleux sont tous munis de doubles portes, les repas composés de mets inaccessibles dans le commerce. Œufs, lard, pâtisserie sont gratuits et servis à domicile. Il y a en plus un mess par service, des coiffeurs, des pharmaciens, auxquels le « livret rouge », remis solennellement à son entrée en fonction à chaque officiel, donne droit. »

Par contre, il y a des visites, des fouilles de tiroir, un contrôle des conversations téléphoniques, une surveillance étroite de tous les visiteurs, un changement continuel des gardes de service. La clé de votre coffre-fort vous a été donnée. Mais le service de contrôle en a le double.

« Le travail était écrasant, plus de 18 heures de présence par jour, réglé par l'horaire personnel de Staline, chaque fonctionnaire arrivant à son bureau une demi-heure avant celui qui lui était immédiatement supérieur. Au passage des voitures officielles de Staline et de ses collaborateurs, les rues étaient gardées. En outre, les maisons situées sur le parcours étaient occupées par des hommes de la police. »

Mais Staline lui-même, va-t-on nous en donner le portrait ? Evidemment, et voici le passage le plus important à ce sujet :

« Cet homme, qui inspirait la terreur à ses plus proches familiers, cache son caractère et sa volonté de fer sous des habitudes simples et presque débonnaires. Grand joueur d'échecs et de billard, amateur de vins du Caucase, il parle beaucoup par proverbes. Par ailleurs, vivant très isolé, il se méfie de ses plus intimes collaborateurs. De temps en temps, il se détend lors d'une remise de décorations, ou à une fête d'officiers au mess. Son ton devient alors celui d'un camarade de guerre, jovial et bourru, aux plaisanteries un peu grosses. Au physique c'est un homme petit, trapu, un peu obèse, dont le bras gauche est paralysé ; ses dents sont abîmées. Il aime les uniformes de drap clair et il est presque toujours botté. Très attaché à son pays d'origine, il a placé des Caucasiens partout autour de lui, dans ses services. La seule religion qu'on lui connaisse est celle de Lénine. On dit qu'il fait de solitaires méditations près du cercueil de son prédécesseur. »

Mais voici que Kravchenko va recevoir une mission toute nouvelle. Il nous est témoin que le secret de la victoire russe, ce fut l'arrivée du matériel américain. L'organisation du Prêt-Bail exigeait l'envoi en Amérique de spécialistes avertis. Mais il fallait bien se garder de faire la moindre démarche pour y être envoyé ; c'eût été une mauvaise note pour l'intéressé. En juillet 1943, Victor Andreyevitch est proposé. Il se soumet de bonne grâce à d'innombrables épreuves, remplit tous les questionnaires qu'on lui impose, accepte toutes les consignes que doit suivre un citoyen communiste pour échapper à la contagion pestiférée d'un pays capitaliste. Il lui faudra éviter les femmes étrangères parlant russe, — pas les autres sans doute, — les bars, les clubs de nuit, l'alcool, en un mot tout ce qui peut porter atteinte à la vertu soviétique. On lui inculque cette pensée qu'il sera l'œil et l'oreille de l'U. R. S. S. en pays étranger.

Enfin, après tant de recommandations et de précautions, comme si le salut de l'Etat dépendait de la fidélité d'un homme et comme si cette fidélité était toujours douteuse, le passeport est enfin remis à Kravchenko. Naturellement, ce qui devait arriver arrive. Les soins même qui ont été pris contre une défection possible de sa part, lui en ont en quelque sorte donné malgré lui l'envie. Ce passeport tant désiré, si longtemps attendu lui apparaît comme un trésor sans prix. Le jour du départ se lève. Il fait ses adieux à sa femme et aux siens, sans leur faire part de ses intentions ultérieures. Dans le compartiment du train qui l'emmène vers l'est, il sent que chacun, jusqu'à la dernière minute tremble dans la crainte d'une ultime dénonciation, ou d'une difficulté imprévue. Il traverse toute la Sibérie, atteint Vladivostock, où sévit le marché noir des denrées américaines. Là il doit s'embarquer pour Vancouver. Mais il reste une dernière formalité : une fouille suprême et minutieuse, opérée par trois tchékistes. Ils n'oublient rien, les valises, les portefeuilles, les poches, les doublures des habits. Chaque photo de famille fait l'objet d'un interrogatoire en règle.

Et voici qu'il a franchi ce dernier obstacle. Il lui semble commencer à respirer. En lisant cela, on se souvient de l'impression ressentie au sortir de l'Italie fasciste, par des personnes qui en firent confidence. Quel fardeau en effet que celui de l'espionnage de tous les instants ! Quel bienfait que celui de la liberté ! Il n'est pas d'homme digne de ce nom qui n'en ressente la douceur !

« J'aimais alors ce pays que je quittais, nous dit Kravchenko, avec un paroxysme d'émotion ; je pensais à mes parents, à mes amis que je laissais dans les camps... Nulle part au monde ne devait exister, pensait-il, une telle concentration de souffrances, de misère, de despotisme politique. »

Echapper à ce milieu, c'est littéralement sortir d'un bagne ! Et cependant c'est cela que l'on donne comme le paradis fait de main d'homme !

[6] Un récit très attachant des faits vus de Berlin par un attaché italien, est commencé dans la *Revue de Paris* de juillet 1947. Il en ressort que si les Russes étaient sujets à une panique effroyable, en face de l'avance allemande, les Allemands n'étaient pas moins épouvantés de la résistance russe et des difficultés surhumaines de l'entreprise hitlérienne contre l'U. R. S. S.

Voyez notre voyageur arriver à Vancouver. Là il fait l'expérience d'un autre régime que le sien : nulle part, trace de cette hostilité des classes qu'à Moscou l'on dénonçait comme la tare des pays capitalistes. Partout, un accueil cordial, sans méfiance. Nulle fouille à l'arrivée. Pas de questionnaires à remplir, pas de surveillance.

On dira : mais en Russie, à l'égard des Américains, cela devait être pareil ? Pas du tout. Kravchenko a des pages où il parle des tours joués par la police russe aux ingénieurs étrangers : Deux Américains logaient dans la même ville que lui, a Nikopol, au temps de sa jeunesse, alors qu'il était encore célibataire. Les deux ingénieurs reçurent une invitation fallacieuse, pour une partie de chasse devant durer tout le jour. A peine étaient-ils partis que des hommes du G. P. U. s'installèrent dans leurs chambres et fouillèrent leurs bagages de fond en comble : poches, linge, doublures, boîte à savon, et leurs lettres furent photographiees. En dépit de toutes les précautions prises, les intéressés s'en aperçurent. Quelle honte avait alors ressentie Kravchenko, pour son pays, en face de leur légitime indignation !

On n'a pas moins honte à relater l'étrange naïveté du régime qui, à San-Francisco, payait des agents consulaires pour rappeler aux Russes les dangers qu'il y aurait à admirer le régime américain. Quelle psychologie ! N'était-ce pas la plus sûre tentation pour ceux que l'on avertissait, en les traitant comme des gamins sans expérience et en prétendant leur imposer des jugements tout faits. Est-ce donc là, le fameux « réalisme » dont se glorifient les dirigeants soviétiques ? Comme ils sont loin du « réalisme » dont parlait plus haut M. Lépée, à propos de sainte Thérèse !

Au reste, ces enfantines précautions ne peuvent plus agir. Ces Russes, évadés du lieu de leur captivité, et ne voyant plus que très loin derrière eux le « rideau de fer », sont grisés par la liberté. Ils courent les magasins, ils achètent sans contrôle. Ils questionnent, constatent qu'on leur répond sans gêne, sans crainte, sans arrière-pensée, supputent les gains des moindres vendeuses et s'aperçoivent qu'ils sont 10 à 12 fois supérieurs à ceux de l'employé russe.

« C'était comme si le rêve socialiste, dont on avait bercé leur vie, se trouvait brusquement et concrètement réalisé : ils touchaient des choses qu'ils n'avaient fait qu'imaginer, et quelle abondance de toutes ! Les restaurants, les marchands de chaussures, les magasins de vêtements étaient pourvus et il suffisait d'entrer et d'acheter. Tout ce qu'on leur promettait chez eux après une chaîne sans fin de plans quinquennaux ! Et ici, il semblait qu'il n'y eût pas de Plan ! »

Cependant, Victor Andreyevitch n'en a pas fini avec le régime soviétique. Il est obligé de se présenter à Sérov, qui est le chef de la délégation soviétique en Amérique, et comme le Staline de l'Amérique. Au sein de cette commission russe du Prêt-Bail toutes les méthodes russes de méfiance et d'espionnage sévissent, plus odieuses encore qu'en Russie en raison du contraste avec l'ambiance de liberté américaine ! Chaque nouvelle relation américaine fait l'objet d'une enquête. Il faut rendre compte de tous ses actes, de tous ses gestes. Le courrier, jusqu'aux cartes de politesse du Jour de l'An, est soumis au contrôle du chef de la commission. « L'utilisation du « sex-appeal » était recommandée s'il s'agissait d'obtenir des plans secrets ou des renseignements d'intérêt national. »

Un seul trait va traduire tout cela :

« Kravchenko allant rendre visite à son collègue Mytia, le surprit dans sa chambre d'hôtel, lisant un illustré connu pour ses opinions anticommunistes ; avant de savoir quelle serait la réaction de son visiteur, Mytia se mit à fondre en larmes, pris d'une peur panique, et le supplia à genoux de ne pas détruire sa vie par une dénonciation. »

Tel est le genre de crimes que le Parti ne pardonne pas ! Les espions soviétiques allaient jusqu'à relever, sur les registres des bibliothèques, les titres des livres empruntés par leurs ressortissants ! Sous le couvert d'emplois techniques, une masse d'espions s'ajoutait ainsi au personnel diplomatique et technique. Dans toutes les conférences internationales, la masse des membres des délégations russes est toujours plus considérable que celle des autres délégations ; il y a la police avec la technicité !

Une chose qui étonne Kravchenko, c'est la candeur d'un grand nombre d'Américains, d'un Wallace, par exemple osant appeler l'U. R. S. S. une « démocratie économique », ou d'un Wendell Wilkie, ne comprenant pas qu'au cours de son voyage-éclair en Russie, il a été adroitement mystifié, ou de ces étudiants, en admiration devant le courage des vainqueurs de Stalingrad et qui se plongent dans l'étude de Lénine, Marx, Staline, comme si la gloire de la victoire russe, fruit d'un patriotisme séculaire et conditionnée par le matériel américain, était la conséquence du régime collectiviste !

Kravchenko en a assez de ce mensonge perpétuel. Il veut libérer son pays de l'esclavage, il veut faire connaître au monde la vérité sur la dictature rouge. Il sait que la chose n'est pas sans péril. Le 4 avril 1944, après 7 mois de séjour en Amérique, ayant mis tous ses dossiers et ses comptes en règle, et au moment où il allait être promu à un grade supérieur, il se décide à quitter à jamais son Parti et son poste. Alors se produit la scène par laquelle il ouvre son livre : Dans la nuit, un homme, le chapeau baissé sur les yeux, dissimulant son visage dans le col relevé de son pardessus, se glisse vers une gare de Washington, pour prendre le train pour New-York. Il fuit comme un évadé qui tremble d'être reconnu et arrêté. Cet homme, c'est le camarade Victor Andreyevitch Kravchenko, haut-fonctionnaire de la Commission russe du Prêt-Bail. C'est bien un prisonnier qui s'échappe de la geôle où, cependant, vingt ans auparavant, il était entré de son plein gré, avec tout l'enthousiasme de la conviction, toute la ferveur de la foi communiste.

On comprend, quand on l'a lu, la parole que lui disait son propre père : « Crois-moi, l'Okhrana tsariste (la police) était une institution philanthropique, comparée au N. K. V. D. »

Kravchenko en est bien convaincu :

« Devenu désormais la cible des policiers qui le traquent de ville en ville, il estime que sa vie ne sera pas perdue s'il peut révéler les desseins d'hégémonie du Kremlin, les horreurs des prisons soviétiques, les méthodes du régime, les camps de concentration, le travail forcé. Tant qu'un septième de la population du globe demeure sous l'esclavage totalitaire, il estime que la paix est précaire. Or, c'est, d'après lui, la seule Russie totalitaire qui fait peser sur le monde la menace d'un nouveau conflit. »

C'est par des publications de ce genre, évidemment tendancieuses, mais auxquelles la Russie ne peut répondre qu'en ouvrant toutes grandes ses portes et fenêtres, que la politique dite du « rideau de fer » se révèle une plaisanterie. Le rideau de fer éveille une curiosité effrénée. Plus il est opaque, plus l'univers entier veut savoir ce qu'il y a derrière, et plus il accueille avec faveur toutes les révélations qui peuvent l'en instruire. Les ouvrages comme ceux de Kœstler et de Kravchenko font prime. Leur nombre se multiplie de jour en jour. La rubrique « derrière le rideau de fer », s'étale dans les journaux, les hebdomadaires, les Revues. Comme le dit la *Revue de Paris* de juillet 1947, sous la signature de P. Audiat :

« Point de semaine où il ne paraisse, sur l'U. R. S. S., un ou deux livres non négligeables. Le fameux rideau se transforme en écumoire. »

IV

Si vraiment la Russie stalinienne nourrit des pensées d'hégémonie mondiale, elle fera bien de méditer sur le sort terrifiant de l'Allemagne hitlérienne. Là aussi, il y a eu l'emprise implacable d'un parti, organisation d'une police d'Etat perfectionnée — la *Gestapo* comparable au *Guépéou* et rivalisant avec lui d'astuce, de rigueur, d'inhumanité, — soumission de tout un peuple à un homme illuminé et démesuré. Il y a eu des plans quinquennaux, des réalisations redoutables, des préparatifs immenses, des calculs bien construits, des chances de succès considérables, des succès initiaux menaçants pour l'univers entier, et finalement une chute verticale dans l'abîme, une catastrophe à laquelle on est bien obligé d'appliquer l'expression banale mais exacte de « sans précédent ».

Que devient l'Allemagne, depuis l'effondrement du régime hitlérien ? Que pensent les Allemands, que disent-ils ? C'est ce qu'*Esprit*, dans son numéro de juin 1947, essaie de nous dire. Tout le fascicule est consacré à cette seule question, sous le titre : « *Les Allemands parlent de l'Allemagne* (*Enquête*) ».

Assurément, il y a dans cette entreprise de faire parler les Allemands sur leur propre situation actuelle, quelque chose de bien fallacieux. L'impression d'ensemble qui se dégage de l'enquête d'*Esprit* est décevante. On ne perçoit que les gémissements, les récriminations, les cris de colère, les plaintes, les protestations, les mises au point, les plaidoyers, et il est probable qu'il y a bien autre chose, en Allemagne, à savoir des actes de courage dans le travail, de résignation dans la détresse, de recours à la miséricorde divine dans le découragement, de réparation silencieuse pour les erreurs et les crimes passés. Que nos jugements doivent être pauvres auprès de ceux du Grand Témoin des cœurs et du Grand Juge des âmes !

C'est pourquoi, nous nous bornerons ici à quelques indications sommaires.

L'un des traits de l'Allemagne actuelle, c'est le besoin de manger. C'est ce qu'expriment les vers suivants de Bert Brecht :

« Vous messieurs, qui nous apprenez comment nous devons vivre honnêtement,
et éviter les péchés et les mauvaises actions,
il faut d'abord nous donner à bouffer,
ensuite, vous pourrez parler ; il faut commencer par le commencement ;
Vous, qui aimez vos panses et notre honnêteté, sachez une fois pour toutes :
Vous pouvez tourner dans tous les sens, et montrer tout à votre manière :
d'abord vient l'estomac, ensuite la morale !
Il faut d'abord que les pauvres gens puissent couper une part de la grande miche de pain ! »

Que répondre à cette grandiloquence du ventre affamé ? Lui direz-vous que ce n'est pas là de la haute poésie ? Elle soulève la colère de tous les affamés qui en entendent les accents. Cette colère va jusqu'au désespoir, non seulement allemand mais cosmique. Il prend aux Allemands une frénésie de désir de voir la planète voler en éclats. Il fallait s'y attendre et si les moyens de fabriquer des bombes atomiques étaient à leur portée, sûrement la revanche ne serait pas longue à se dessiner ! Ecoutez ce jeune réfugié de l'Est, refoulé à l'Ouest :

« A l'Est, on a partagé les terres, chassé les hommes, détruit les machines, la vie est sans avenir pour nous. Il ne nous reste qu'un seul espoir : une nouvelle fois participer au suicide européen, mais du côté du plus fort !

« Ceci n'est pas mon avis personnel, mais l'opinion de la plupart de mes camarades. »

On parle aux Allemands des zones américaine, anglaise, française, de la démocratie. Mais ils ont faim et cela prime tout. De plus, la démocratie est représentée par des commissions militaires, d'où des récriminations dans le genre de la suivante :

« Si l'Allemagne doit continuer à avoir faim et à vivre dans la misère, et si le militarisme continue à l'opprimer et à l'exploiter — nous voyons clairement qu'il joue un rôle néfaste aussi chez les autres, — la plus belle éducation humanitaire et démocratique ne servira à rien. Alors, un jour, de nouveau, la haine et les cris de vengeance étoufferont tout humanisme, malgré le désarmement. Car l'Allemand n'est pas un primitif et les progrès de la technique ne peuvent lui être cachés à la longue. Un beau jour, il saura s'en servir quand même, et alors, dans son honneur blessé, il écrasera tout. Ce serait la fin de la culture humaine et probablement de l'humanité tout entière. Donnez-nous à nous autres Allemands une démocratie, mais une vraie et libre démocratie allemande, faite selon notre propre volonté, et ensuite il y aura enfin la paix. »

Démocratie ! mot creux, qui n'a pas le même sens à Londres, à Paris, à Moscou, à Berlin, mot qui peut couvrir toutes les tyrannies et toutes les servitudes, celle de l'argent et celle de l'idéologie mensongère, celle de la licence et celle du fanatisme, comment serais-tu la puissance capable de sauver le monde ! Donnez-nous une démocratie, dit cet Allemand, mais une *vraie*. Il y en a donc de fausses ! Hélas ! nous sommes peut-être payés pour le savoir.

Et c'est pourquoi, si le sort de la Russie, courbée sous un joug terrifiant, comme nous venons de le voir, avec Kravchenko, nous épouvante, pour l'avenir du monde, le sort de l'Allemagne, affamée, aigrie, désespérée, n'est pas une cause inférieure à la précédente de craintes pour l'avenir. Elle nous demande ce que nous ne pouvons lui donner : du pain, dont nous manquons nous-mêmes, la li-

berté, dont nous ne savons bien que le nom et dont nous ignorons l'usage qu'elle fera !

Il y a dans l'enquête d'*Esprit*, tout une section intitulée : *Mémoire du nazisme*. Ici encore, tout est décevant, tout est inquiétant. On sait que les puissances occupantes ont entrepris ce qu'on appelle la « dénazification » de l'Allemagne. C'est un lieu commun de faire observer la grande différence de méthode d'un Richelieu ou d'un Mazarin, avec celles d'aujourd'hui. Les grands « réalistes » du XVIIe siècle avaient compris que pour retenir l'Allemagne, c'était aux passions allemandes elles-mêmes qu'il fallait s'adresser. Ils avaient comme principe d'offrir l'aide française à cette frénésie d'indépendance et de particularisme qui animait alors les petits Etats allemands, — princes et villes libres, — en face de l'autorité impériale. Il aurait fallu de même, en notre temps, laisser les Allemands eux-mêmes opérer leur redressement politique, sans y mêler une action nécessairement maladroite, formaliste, incomprise des intéressés. Aussi les critiques n'ont-elles pas manqué, au sujet de la façon d'agir des occupants, Américains et Anglais surtout. Que leur reproche-t-on, en ce qui concerne la dénazification ? D'avoir frappé au hasard et en général, d'avoir atteint les « petits » et épargné les « gros », de n'avoir eu aucun discernement pour saisir les vrais nazis, en général adroitement camouflés, et de s'être montrés durs pour de pauvres diables qui n'avaient adhéré au parti que par force et pour sauver le pain de leur famille. Il en a été des tribunaux de dénazification ce que nous avons pu voir chez nous des tribunaux de justice civique. On dirait que c'est tout exprès, pour de telles juridictions, qu'a été inventé le mythe antique de la justice aux yeux bandés.

Une petite histoire qui court en Rhénanie va nous dire ce que l'on reproche à ce genre de procédures. Un passant voit un pêcheur, sur sa barque, qui rejette des poissons à pleines mains, dans le fleuve.

« — Que fais-tu là ?

— Tu vois : je dénazifie ma pêche !...

— Comment cela ?

— Eh oui ! je rejette les petits et je garde les gros ! »

La zone française, paraît-il, échappait à cette critique :

> « Au point de vue de l'épuration, la zone française était une exception heureuse. On la préférait, malgré la mauvaise situation du ravitaillement, à cause de l'humanité et de l'absence de standardisation qui y marquaient l'épuration. »

Malheureusement, on nous informe que cela n'a pas duré, parce que des cas semblables paraissaient recevoir des solutions différentes. Il y eut des plaintes. Pour en finir, l'autorité française d'occupation a fait voter par l'Assemblée régionale badoise, en mars 1947, une loi qui s'inspire de l'exemple américain et ne laisse rien à désirer en matière de schématisation. Tant il est difficile d'accorder toutes les opinions !

Parmi les mécontents, il y a d'abord les révolutionnaires d'autrefois — antifascistes rouges — qui se plaignent naturellement qu'on ne les laisse pas faire, eux qui espéraient prendre une revanche éclatante pour les persécutions subies de la part du nazisme. Voici un écho venant de ce secteur politique :

> « Nous, les antifascistes, n'étions pas contents des Américains, parce que nous les trouvions trop humains pour les nazis. Notre joie était sincère lorsque notre région fut remise à la France. Nous nous attendions à voir souffler un autre vent, puisque la France avait tant eu à souffrir des hordes nazies. Certes, nous ne pensions pas que tous les nazis seraient pendus, nous avons assez de bon sens et nous savons que la France s'est toujours montrée généreuse avec ses adversaires vaincus. Ce que nous attendions, c'est que les nazis soient écartés de toutes les situations où ils pouvaient exercer quelque influence et que l'on confierait aux antifascistes éprouvés les postes de confiance.
>
> Que se passa-t-il en réalité ? Je parle pour ma région, ne connaissant pas la situation dans les endroits où je ne suis pas. On empêche les véritables antifascistes de prendre une part active à la politique, alors que des charlatans politiques continuent d'exercer leur office. En partie dans la clandestinité, mais souvent aussi ouvertement, les nazis continuent de faire leur propagande pour Hitler, contre les Alliés et tout particulièrement contre la France... Les nazis n'ont pas encore abandonné leur espoir de voir un jour les bottes allemandes fouler le sol européen... Si les Alliés quittaient l'Allemagne aujourd'hui, — ce qui heureusement ne se produira pas, — l'ancien esprit nazi reprendrait bientôt le dessus... »

La voix que nous venons d'entendre est évidemment celle d'un communiste. Que la France n'écoute pas toutes les suggestions venant de ce côté, cela n'a rien de surprenant.

Mais il y a d'autres mécontents. Ce sont surtout ceux que l'on a frappés, sans entrer dans le mystère des responsabilités véritables.

Ecoutons aussi ce son de cloche. Un anonyme écrit :

> « Je suis un catholique fervent et j'étais membre d'un parti démocratique jusqu'à la dissolution des partis par Hitler. En 1933, je fus menacé de licenciement et d'arrestation à cause de mon activité antifasciste. Pour mettre fin à ces persécutions, — j'étais père de famille, — j'entrai, à la fin de 1933, dans les S. A., où se trouvaient de nombreux anciens adversaires du nazisme, depuis 1933. Je vous assure en toute sincérité que beaucoup de mes camarades et moi-même assistions contre notre gré et souvent en grinçant des dents aux conférences obligatoires. En 1937, nous fûmes automatiquement versés dans le parti en tant que membres des S. A. Mes rapports avec le national-socialisme n'ont jamais subi de changement. Je payais les cotisations imposées et je ne participais que lorsque je ne pouvais pas faire autrement, pour ne pas être inquiété. Les poursuites auraient signifié, pour moi, le camp de concentration et la perte de ma situation, à cause de mes idées politiques d'avant 1933. Je me mettais donc à l'abri, comme on se cache devant un ennemi dont on ne peut pas se défendre autrement et j'attendais avec impatience l'effondrement de ce système. Vous ne voudrez pas le croire et pourtant c'est ainsi : beaucoup parmi les S. A. qui m'entouraient — si ce n'est la majorité — et dans la mesure où ils ont fait partie des S. A. après mars 1933, sont entrés au parti par crainte de la terreur et des pertes matérielles, mais non par conviction politique. N'oubliez pas, je vous prie, que les nazis ont d'abord tyrannisé les milieux qui leur étaient hostiles, avant de terroriser l'Europe... »

Et après avoir ainsi expliqué la confection des listes du parti, l'auteur de cette plaidoirie expose que c'est une erreur de ne tenir compte que de ces listes et de ne pas remonter à l'époque de la « décision libre », avant la victoire du parti. Un

nazi de la première heure a été un nazi volontaire, un nazi d'après 1933 l'a été souvent par contrainte. Nous avons eu chez nous les « résistants de septembre 1944 », qu'il ne faut pas confondre avec les résistants antérieurs. Les Allemands ont eu de même leurs nazis de février-mars 1933, alors qu'Hitler avait pris le pouvoir, le 30 janvier !

« Les directives, poursuit notre témoin, prescrivent le licenciement, de sorte que tous les cas sont traités sur un pied d'égalité. J'ai également été traité de cette manière. Est-ce juste ? Je ne le crois pas. Est-ce intelligent ? Je le crois encore moins. »

Voilà un brave homme qui paraîtra bien exigeant : ne veut-il pas qu'on soit *juste* et *intelligent !* C'est beaucoup demander aux administrations de nos jours, comme à celles de toutes les époques de l'histoire.

Encore nous épargne-t-il les cris de haine. Il discute calmement et sensément. Il en est d'autres qui ont répondu plus violemment à l'enquête d'*Esprit :*

« Aucun Allemand ne peut oublier ce qu'ont fait les Anglais et les Américains. Nous les haïssons de tout notre cœur. Nous connaissons les causes de la guerre et nous ne nous laisserons pas monter la tête, même par des millions de journalistes sots. La graine qu'Hitler a semée montera un jour. On n'est pas arrivé non plus à écraser le christianisme et il a finalement triomphé !... »

Ce n'est peut-être pas tout à fait la même chose, si l'on admet que l'histoire a un sens et qu'elle obéit à un Maître souverain !

Mais l'avenir d'un peuple est inscrit dans le cœur des jeunes. Que pensent les jeunes Allemands ? C'est le mystère des mystères. En un temps, où l'on a habitué tous les esprits à interroger les résultats matériels, beaucoup plus que la justice d'une cause, il y a beaucoup de chances pour que l'appréciation suivante soit exacte :

« Notre jeunesse ne présente pas d'unité dans sa structure. La génération qui a grandi avant la première Grande Guerre, de 1902 à 1914, a vécu cette guerre et ses suites avec une telle conscience qu'elle a été immunisée contre le poison national-socialiste. Il en fut tout autrement des années terribles des enfants de la guerre, notamment de 1915 à 1922. Ils durent agir à une époque de désordre politique, de chômage, et de déclin économique. Pour eux, le troisième Reich signifiait l'ordre, la sécurité, les possibilités de relèvement. Les gagner à la cause de la démocratie allemande ne sera possible que si l'on peut leur montrer dans l'avenir une amélioration sensible par rapport à la situation actuelle. Sinon, les années du troisième Reich leur apparaîtront comme la grande chance de leur vie et les prophéties du Führer trouveront leur justification morale. Ceux des années 1923 à 1930 sont plus ouverts, car ils n'ont connu le national-socialisme que sous un angle défavorable. Ils n'ont participé qu'aux retraites de l'Allemagne pendant la guerre. Ils sont désillusionnés, mais également dangereux, parce qu'ils ont tendance à vouloir se libérer de toutes les entraves sociales et morales, pour suivre leurs buts égoïstes et individuels, bref, parce qu'ils penchent vers le nihilisme. De la manière dont ces générations montantes pourront surmonter le matérialisme qu'elles ont au cœur dépendra l'attitude qu'elles auront vis-à-vis d'un nouvel ordre européen démocratique. »

Comme on le voit, désarroi profond, incompréhension des générations successives entre elles, en raison des circonstances diverses qu'elles ont eu à subir, tendance à un matérialisme qui peut se tourner aisément au nihilisme, au communisme, à l'anarchie...

Mais ne reste-t-il donc plus en Allemagne que le culte de la matière ? Grâce à Dieu, non. Il y a toujours, et en grand nombre, des chrétiens, malheureusement divisés depuis le XVI[e] siècle, en protestants et catholiques. L'enquête d'*Esprit* comporte une section intitulée : *le Christianisme et les Eglises.* On se souvient du bruit fait chez nous par le questionnaire d'*Esprit*, au sujet du « Divorce entre la religion chrétienne et le siècle présent ». Ce questionnaire a fait du bruit aussi en Allemagne. Il s'est trouvé des libre-penseurs pour dénoncer, en Allemagne, l'impuissance des Eglises. *Esprit* recueille des déclamations telles que la suivante :

« Les Eglises des deux confessions n'ont pas pu empêcher la première guerre mondiale. Combien davantage encore auraient-elles dû empêcher la seconde ! Elles auraient dû au moins y tendre par tous les moyens. Entouré de tous les cardinaux et de tous les chefs des autres Eglises chrétiennes, le pape aurait dû prendre l'avion pour aller trouver Hitler à la fin d'août 1939. Quel scandale historique pour lui, si Hitler avait passé outre et entrepris la guerre et quel triomphe pour l'Eglise, même si la démarche avait échoué ! Voici longtemps que la chrétienté attend des *actes* de ce genre. Comment reprocher aux croyants leur attitude négative, alors que les Eglises manifestent tant d'impuissance et s'adaptent si mal aux nécessités de l'heure ? On a dit, à Nüremberg, que cette guerre avait coûté à l'Europe 38 millions d'hommes. L'Eglise a-t-elle jamais poussé le cri qu'on attendait ? Quand a-t-elle protesté solennellement et efficacement contre le meurtre de cinq millions de Juifs ? Dès le début de la persécution, il fallait réagir. Or, on a vu alors le Vatican négocier avec Hitler un prétendu Concordat, d'autant moins admissible que 80 % des Juifs allemands étaient baptisés... »

Devant cette énormité, le rédacteur d'*Esprit* se décide à introduire, à la suite de la phrase qu'on vient de lire, le signe typographique (?), pour manifester tout de même un peu de surprise. On est confondu cependant par les sottises qui peuvent être élaborées dans un cerveau humain — il s'agit ici d'un cerveau féminin — et être reproduites par la presse ! En sens inverse, et malgré une erreur de date sur l'édit de Milan au temps de Constantin, on pourra lire le témoignage suivant :

« Les années qui ont précédé l'édit de Milan de 317 — il faut lire 313 — furent de dures années, mais aucunement des années perdues, car le sang des martyrs nourrissait la source mystérieuse de la croissance chrétienne. Les années de 1933 à 1945 furent des années difficiles. Le sang de beaucoup d'hommes nobles et de vrais chrétiens a coulé. Y eut-il pourtant dans cette période une seule année, une seule journée perdues ? La religion chrétienne retourna à ses sources. 1933 marque le début des catacombes modernes. Il faudrait que le sang des martyrs fût la nourriture de demain, que l'avenir, au lieu de défricher des terres nouvelles, sût semer sur cette terre fécondée par les persécutions. »

Esprit a recueilli par contre les blasphèmes les plus passionnés contre la religion, tels que ceux de Louise Barth, une institutrice pacifiste :

« Quel est l'homme qui, ayant vécu l'angoisse terrible de la guerre, croit encore au péché originel (*sic !*), au pouvoir despotique des prêtres pour remettre les péchés, à l'Enfer et à sa cuve *bouillante* (*resic !*), au Paradis et à ses chœurs angéliques ? Pour moi, je ne crois à aucun au-delà et je cherche les cœurs nobles, non les

milliers de Tartuffes qui peuplent le monde. Un homme normal porte Dieu en lui-même et se donne à soi-même sa propre structure. »

Et la pauvre femme, à la recherche des « cœurs nobles » voit la tyrannie sacerdotale s'étendre sur l'Allemagne. Il paraît que ce sera un nouveau nazisme :

« Nous allons vers un despotisme inouï exercé par les prêtres sous le couvert du *parti chrétien* et de la *crainte de Dieu*, c'est-à-dire vers une nouvelle forme de national-socialisme... Il est à souhaiter que le rapport des forces donne l'avantage aux libre-penseurs. Mais sur ce point, je suis pessimiste... Quant à la solution, elle réside dans la suppression du cléricalisme comme volonté dominatrice d'une classe d'hommes vivant dans des conditions malsaines. Au lieu du catéchisme, que l'homme apprenne donc à ne rien dire qu'il ne pense, à ne rien penser qu'il ne dise ! C'est ce que j'appelle la loyauté. »

Cette religion de la sincérité aurait au moins l'avantage de la simplicité ! On a peur toutefois qu'elle groupe plus de tricheurs que de convaincus. Dire tout ce qu'on pense ! Penser tout ce qu'on dit ! Jésus-Christ a bien prescrit que votre langage soit oui, quand c'est oui, et non quand c'est non ! Louise Barth a redécouvert ce grand précepte. Mais sans Jésus-Christ et en dehors de son Eglise, elle ne trouvera que peu d'adhérents à sa formule !

Et les déclarations agressives se poursuivent dans *Esprit*. Citons encore celle-ci :

« Le tragique de la situation allemande conduit à Dieu, mais les jeunes ne veulent plus de l'Eglise. Ils ne peuvent plus sans nausée entendre un sermon chrétien. Le christianisme a opposé l'idéal de paix à l'*éthos* guerrier. Mais sa position théorique n'a aucunement agi sur l'événement. Et pourtant il y a une faim de l'âme qu'il s'agit de satisfaire. On ne le pourra qu'en renonçant à la Révélation et à la Prédestination : tous sont appelés, il n'y a point d'élus. Entre les hommes de bonne volonté, un seul lien possible : au lieu d'aboyer sur le cadavre du fascisme, organiser la paix et renoncer à l'idée même de guerre — sans distinction entre agression et défense... »

Voilà qui ne brille pas précisément par la clarté et le caractère pratique. Il est vrai que la rédaction d'*Esprit* nous prévient que « ceci est moins une traduction que la condensation d'un texte assez diffus. »

Il y a toujours en Allemagne cette tendance à l'on ne sait quel animisme ou paganisme national, s'exprimant par des phrases prétentieuses et vagues, dans le genre de celles-ci :

« Dans la nouvelle Allemagne, l'âme de l'homme allemand doit trouver sa satisfaction, *selon son essence totale* — (c'est nous qui soulignons et un peu plus loin aussi) — dans la plénitude de son vouloir et de son désir. Il faut que chacun tende à l'accomplissement de *cette nostalgie de la vie. La foi dans la vie* doit déterminer la communauté. C'est ainsi que l'Allemagne nouvelle constituera un *Etat divin*... Avant tout, nous faisons appel aux jeunes qui cherchent leur voie et qui veulent apprendre de leurs aînés quelle *foi dans la vie* doit conduire les Allemands... »

Que signifie ce galimatias ? En quoi les « aînés » peuvent-ils bien éclairer leurs cadets sur la foi dans la vie qui convient aux Allemands ? Ils ont en effet si bien réussi, qu'il serait dommage de laisser perdre la recette !

Terminons nos citations sur cette page, où s'affirme la difficulté durable — trop durable, hélas ! — d'une compréhension mutuelle entre la France et l'Allemagne, en raison des souvenirs terrifiants, qui nous séparent :

« Il est humainement concevable que la France n'oublie pas Oradour. On comprend aisément qu'Oradour ait une influence sur l'attitude de la France. Nous appelons cela « l'esprit d'Oradour ». Lorsqu'un orateur français explique, lors d'une conférence interzone, que la France n'est pas disposée à sacrifier le bien-être de sa zone à une fusion économique, c'est l'esprit d'Oradour ; lorsque M. Herriot caractérise la culture allemande de « similiculture », à Lyon, et prétend qu'entre cette soi-disant culture allemande et la civilisation française, il y a un abîme infranchissable, nous nous regardons en secouant la tête et pensons : « l'esprit d'Oradour ! »

Il résulte de tout cela que, dans le camp vainqueur, s'accumule un sentiment de deuil et de haine et qu'ici on prépare le terrain favorable, pour un nouveau nationalisme fanatique, qui ne peut que nuire à la cause de la paix. En effet, la paix ne dépend pas uniquement du désarmement militaire et économique de l'Allemagne. La satisfaction interne, le désarmement du cœur sont primordiaux ! Pourquoi faut-il que justement Oradour constitue un obstacle ?

Je crois que la France ne devrait pas éterniser Oradour. Si un peuple doit éterniser Oradour, ce doit être le peuple allemand. Oradour doit être pour nous un éternel avertissement de rester vigilants sur nos sombres instincts, qui gisaient dans notre subconscient et que nous ne soupçonnions pas il y a dix ans... Cependant, une chose reste certaine, c'est qu'Oradour a été l'œuvre des Allemands. Le sens de la tragédie d'Oradour est de rappeler et de prévenir, afin que de tels faits ne se renouvellent plus. Cet avertissement s'adresse en premier lieu aux Allemands, c'est pour quoi Oradour est une affaire allemande. La France ne peut rien gagner à perpétuer Oradour. »

Il est bien certain que si « perpétuer Oradour » signifie perpétuer la haine, il n'en sortira jamais rien de bon. Mais justement, il s'agit de savoir au nom de qui et de quoi une réconciliation est possible entre les peuples, si ce n'est au nom de Jésus-Christ et de l'Evangile ? Or, est-ce de ce côté que l'on se dirige ? Non ! Eh bien ! nous n'en sortirons jamais et la paix restera la plus insaisissable des chimères, à moins qu'elle ne soit la plus trompeuse des illusions.

V

Quand on a survolé ainsi les rumeurs contradictoires qui montent des esprits et des cœurs, on a besoin de se réfugier en quelque région plus sereine. En face des oppositions, des haines, des incompréhensions qui divisent les hommes, on a une sorte de choc de curiosité en lisant, en tête de la *Revue de Paris* de juillet 1947, ce titre étonnant auprès d'un nom prometteur : *Le Rassemblement de la Terre* [7], par Paul Claudel.

Rassemblement de la Terre ! Quel grand rêve ! Mais comment se fera-t-il ? On ouvre le fascicule, d'une main tremblante. Et l'on trouve en sous-titre : «*d'après les chapitres 34 à 37 d'Ezéchiel* ».

Il s'agit donc d'un essai d'exégèse, par le grand poète que notre vieille Académie française vient d'accueillir dans son sein. On sait que son exégèse à lui ne pèche pas par la « phobie du sens accom-

[7] L'idée de « Rassemblement de la Terre », formulée par Claudel, dans l'article que l'on va utiliser ici, est l'une de ses idées dominantes. Elle vient d'être mise en évidence par G. Dumont et B. Amoudru, dans une substantielle brochure qui a pour titre : *Images de Paul Claudel, « Rassembleur de la terre de Dieu »*, Editions Univers, 11, rue des Frères Vaillant, Lille, 48 p., prix, 8 fr. (1944).

modatice ». Paul Claudel au contraire ne se satisfait que dans la recherche de toute une gamme de sens accommodatices, qui peuvent, en réalité, n'être que l'application du sens littéral. Mais ce qui plaît chez lui, c'est la truculence des images, c'est l'imprévu des allusions et des remarques, c'est la puissance des rencontres heureuses.

On ne résume pas son texte ; on en fait des morceaux choisis. Nous allons l'essayer ici même. Trouvant en premier lieu dans son auteur le tableau d'Israël dispersé, persécuté, englouti, il écrit :

« Il est permis d'entrevoir trois événements historiques superposés ; le premier, directement envisagé par le prophète, est la ruine du royaume de Jérusalem, la captivité de Babylone et le retour sous Cyrus. »

Cela serait donc le sens littéral. Et voici un premier sens accommodatice :

« Le second (événement) est la deuxième destruction de Jérusalem par les Romains, et la dispersion actuelle des Juifs en attendant leur conversion finale. »

Bon, jusqu'ici rien que de très admissible et, si l'on peut dire, normal. Mais attention au troisième sens. Ici, c'est du pur Claudel :

« Le troisième (événement), qui est de ma part une simple suggestion, est l'Etat présent de l'Eglise catholique, actuellement dispersée et comme engloutie au sein d'une masse hérétique et païenne, presque partout réduite à l'état de minorité. C'est cette dernière supposition qui a le plus d'intérêt pour nous. Quel est, en effet, le chrétien qui, en visitant une de nos églises de campagne abandonnées ou en assistant aux vêpres presque seul, n'a répété ces mots de Jérémie : « *Les voies de Sion pleurent parce que personne ne vient plus à la solennité* », et tout le reste de cette lamentation déchirante, que la voix de l'enfant de chœur, pareille à l'une de ces *vierges squalides*, dont parle le prophète, élevait jadis sous les voûtes de Notre-Dame ? Et qui de nous quand, ému de pitié, il a essayé de prendre par la main une de ces âmes en peine, pareilles à la brebis sans maître, qui vaguent autour de l'Eglise, n'a eu à lutter non seulement contre la sottise et la mauvaise volonté de l'animal, mais contre tous ces murs écroulés à franchir, toutes ces ronces et toutes ces orties auxquelles il faut s'arracher, contre l'effroi du désert et de l'insolite ? Pour trouver finalement non point cette fraîche salade spirituelle que nous avions promise, non point cette eau du puits de Jacob, mais comme dit le prophète, une *eau boueuse et une herbe foulée aux pieds*. Qu'est-ce que l'herbe foulée aux pieds, sinon l'habitude qui fait traiter les choses saintes comme si nous ne les voyions pas ? C'est le prêtre qui abat sa messe à toute vitesse, sans révérence et sans attention, qui absout ses pénitents sans les écouter, qui prêche en répétant mécaniquement le texte d'un manuel ; ce sont les ignobles rengaines d'un X... et d'un Y... ou de quelque organiste de chevaux de bois, substituées aux hymnes de Sion ; ce sont les avertissements du pape méprisés, ce sont les théologiens d'Action française et ces abbés qui ne vivent que pour le journal et la politique, ce sont les dégâts d'une légèreté accompagnée par le poids, c'est la paresse, le dégoût des livres et le souci du confort, et toute la matière de cet acte d'accusation d'un pasteur d'âmes, que, si par hasard il venait à l'oublier, son troupeau se chargerait de dresser pour son compte, sans oublier aucun paragraphe ou ligne. Evidemment, même l'herbe écrasée et l'eau fangeuse n'ont pas entièrement perdu leur qualité. Même avec la musique de X..., il est encore possible aux âmes de dire *Ave Maria*. Mais il vaudrait mieux que la nourriture ne fût pas une litière et que l'eau soit propre, c'est-à-dire pure de motifs humains. Car qu'est-ce que le prophète entend par les *pieds*, sinon les *motifs humains* ? Quoi de plus triste que de voir notre sœur, l'eau, avec qui nous avons fait connaissance au baptême, ainsi défigurée ? Cette eau, Notre-Seigneur s'en est servi pour nous laver les pieds : et nous nous servons de nos pieds pour salir l'eau. »

Cette page n'est-elle pas typiquement claudélienne, avec son déluge de sens accommodatices, et cette belle indignation pour toute négligence dans le service divin ?

Et voici une seconde page de nos morceaux choisis :

« *Montagne de Séir*, dit le prophète, *c'est donc toi qui empêchais mon peuple de sortir, qui l'enveloppais de toutes parts du lacs de tes conclusions ! Eh bien ! je démolirai tes villes ! je te rendrai désolée et déserte*... (Ezechiel, XXXV, *passim*).

Qu'est-ce qu'une *ville*, sinon des systèmes philosophiques et sociaux, sinon ces sociétés réunies par des principes communs, à qui un ensemble de murailles et de rues donne forme et communication ?

Et qu'est-ce que *démolir une ville*, sinon quand l'ennemi entre par la brèche et que les rues deviennent impraticables ? Toute l'histoire est pleine de ces coques abandonnées : la féodalité, le *numen Romæ*, le droit divin, la souveraineté du peuple. Ce n'est pas tout cela qui empêchera Israël à son heure de sortir. Que les morts ensevelissent leurs morts ! Je ne parle pas seulement des cimetières, mais de ces corps sans âmes, de ces foules larvaires qui remplissent les grandes cités modernes où « *la vraie vie est absente* » (A. Rimbaud). Une créature sans Dieu, est-ce un vivant ou un mort ? Disons plutôt que c'est un mort vivant, quelqu'un à qui la vie n'a été donnée que pour être la preuve et l'instrument de la mort. Quand le prophète dit donc à Séir qu'il *la rendra déserte et désolée*, ne pense-t-il pas à l'Enfer, qui engloutit des multitudes, sans jamais arriver à reconstituer cette étoile perdue dont il est affamé ? Le sable de Scété, où Paul et Antoine, l'un l'index levé et l'autre les mains à plat sur les genoux, devisent, cependant que le corbeau au-dessus d'eux, leur fidèle pourvoyeur et interprétation humoristique du Saint-Esprit, les interrompt d'une rauque interjection ; le palmier sous lequel la Sainte Famille fait la pause de midi au milieu des mirages des Lacs Amer, ce n'est pas le désert, ce sont des petits nids d'amour et de joie aussi pleins que des ruches. Mais un *pub* de Londres, un *speakeasy de Harlem*, le bal des Petits Lits Blancs de je ne sais où, quel délaissement atroce ! Quelle congélation d'âmes au milieu d'impossibilités astronomiques ! La petite prostituée de douze ans, qui crève de la syphilis sur un lit d'hôpital ; l'enfant désespéré, victime de professeurs abrutis, qui approche un revolver de sa tempe ; le vieillard sans pain qui remue au fond de sa poche une lettre humiliante ; voilà la solitude vraie et il a fallu beaucoup de civilisation pour y arriver. On n'est plus seulement seul, mais cinq millions de fois seul. C'est pourquoi notre texte ne dit pas seulement *solitude*, mais *solitudes* au pluriel, et il y ajoute avec *sempiternelles* l'impossibilité de cesser la communication avec la solitude éternelle et radicale L'anathème s'adresse non seulement à la montagne en général, mais à tout le relief, *aux collines, aux vallées et aux torrents*, à tout ce qui fait bosse et trait, à tout ce qui constitue la figure. *Les vallées et les torrents*, est-ce que cela ne fait pas penser à ces étroits canyons des grandes villes modernes, où une humanité écumante, mêlée de marchandises, de roues et de grands morceaux de papier, est emportée à pleins bords, comme l'eau dans le canal d'un moulin ? N'est-ce pas l'image de ces passions artificielles, le nationalisme ou la révolution, qui canalisent la foule et lui donnent une impulsion irrésistible ? »

Quelle pitié en effet que ce grand et continuel trafic des âmes immortelles, achetées avec le papier monnaie des faux systèmes, des combinaisons politiques et servant de pions obscurs aux meneurs du jeu de Satan !

Paul Claudel ne tarit pas, quand il est parti à dénoncer les vanités d'ici-bas. Pour lui, comme pour nous, la misère des misères, c'est la privation de Dieu. Dès que Dieu est abandonné, que nous reste-t-il ? La plus terrible des afflictions c'est la perte des âmes, c'est de voir, comme François d'Assise, que « l'Amour n'est pas aimé ! »

S'il est vrai que le seul *réalisme* véritable est celui des saints, comme nous le disions, avec sainte Thérèse, comment ne pas gémir sur l'*irréalisme* effrayant de tous ceux qui ignorent Dieu, ou ne connaissent son nom que pour blasphémer, ou ne pensent pratiquement jamais à lui, pas plus d'ailleurs qu'à leur propre âme !

Paul Claudel est tout pénétré certes du réalisme des saints, et songeant à leur magnifique emprise de la Vérité, il ajoute :

« Mais sans nous élever jusqu'aux régions raréfiées de l'aventure mystique, si simplement que nous croyions que la Vérité existe sur la terre et que l'Eglise catholique, continuant la vocation d'Israël, en conserve le pur dépôt, quelle affliction pour nous, quand, portant nos yeux sur le monde, tel que la suite s'en présente à nous dans le temps, nous voyons toutes ces multitudes, toutes ces générations l'une sur l'autre périr dans l'ignorance et l'ordure, dans l'aveuglement et l'habitude, dans la maladie et le coup, dans le sable et dans le sang, sans que jamais, plus désirable que le soleil, apparaisse à l'horizon la porte de nacre translucide ! *Jusques à quand, Seigneur ? Jusques à quand ?* gémit l'immense population invisible. Quand aurons-nous fini de boire le Styx ? de nous remplir de cette eau plus impalpable qu'un rêve et plus épaisse que le bitume ? quand aurons-nous épuisé cette horreur jusqu'à la dernière goutte et combien de cadavres nous reste-t-il encore à mâcher ? Quand aurons-nous fini de méditer pour seul réconfort votre parole sur le temps, les temps et la moitié du temps ? Quand aurons-nous achevé de compter le nombre et l'heure et de prendre intégralement possession de ce néant qui est le moule évacué de Votre présence ? Quand Votre Eglise, dont nous balbutions le titre de *Catholique* aura-t-elle justifié son nom et réussi son appel à tout l'Univers ? Combien de temps encore va durer l'élaboration de Votre peuple et par quelle suite infinie de douloureux dispositifs réussirez-Vous à nous faire comprendre que, pour obtenir l'intégralité de Votre Eglise, il vous fallait l'intégralité de l'Univers ? »

Ce en quoi P. Claudel trouve un aliment inépuisable c'est dans la comparaison et la confrontation de l'homme sans Dieu et de l'homme avec Dieu. Voici par exemple comment il décrit ici l'homme sans Dieu :

« Depuis le jour où Adam a été chassé du Paradis terrestre, il semble que la mission de l'Humanité ait été d'explorer l'absence de Dieu, de Le demander sur toute la surface de la terre avec toute la tension des sens et de la volonté, avec toutes les ressources de l'intelligence, à ce qui est autre chose que Lui, de constater l'exil et d'en dessiner autour de soi le contour, d'épuiser l'illusion, le déficit et l'erreur, d'établir la place où Dieu existe par la circumnavigation de cette place où il n'est pas. Il faut donner aux aveugles le temps de résorber leur cécité. »

Que de recherches, que d'efforts, que de peines inutiles, pour étreindre ce qui est autre chose que Dieu, ce qui par conséquent n'est rien ! Quelle différence avec l'âme qui, dans l'Ecriture, trouve Dieu et s'en nourrit tous les jours, dans l'oraison et la réflexion.

« Et moi de même, ô mon Dieu, puissé-je respirer à fond Votre Ecriture, puissé-je me remplir le cœur et les poumons de l'esprit toujours présent de Votre prophétie, puissé-je m'enfoncer et m'ouvrir dedans jusqu'à l'âme, puissé-je sentir chacune de mes artères frémir, s'éclairer, bouillonner comme de l'eau de source au mélange de ce soleil intelligible, afin que des cinq extrémités de mon extension humaine reviennent, comme les Juifs de Babylone, tout chargés des profits de leur négoce, d'interminables provisions de matériaux pour la reprise, le réemplissement et le réexhaussement de Vos sanctuaires oubliés. »

Et voici la description du pays où Dieu habite :

« La terre d'Israël, nous l'avons vu, c'est le pays de Dieu avec l'homme : ce n'est pas un terrain plat, où tout est sur le même pied, repoussant indéfiniment devant lui le même horizon : au contraire, c'est une région roulante et accidentée. Il y a les grandes positions centrales, la citadelle dogmatique, comme un entassement de remparts l'un sur l'autre maçonnés et de donjons, que l'ennemi en bas se figure toujours démantelée et abandonnée, mais qui reparaît toujours à la même place, sous les nuées errantes, et que les anges enveloppent d'un manteau de lumière et de neige : le cristal rationnel et pur. Il y a ces replis homicides, tout couverts d'une jungle sauvage, où Dante avoue qu'un jour il s'est perdu et où tant d'âmes se perdent encore parce que l'arbre les empêchait de voir la forêt. Il y a les longs coteaux silencieux, bien exposés au soleil et prudents économes de la pluie, où mûrit jour à jour le grain eucharistique et le vin qui germe les vierges. Il y a brusquement dans les bois un oiseau qui chante, un essaim à mi-voix de mellifères dans le tronc d'un vieil arbre et, là-bas, le grondement profond du torrent à minuit, qui se mêle au chœur des moines. Il y a d'effroyables défilés, des coupe-gorges, des trappes, des prairies sous le sourire de Judas cachant des trous de colle, des monstres d'ardoise noire, des sites patibulaires devancés par une odeur de putois, de vieux châteaux, des moulins, des fabriques, dont il ne reste plus qu'un torrent de tuiles, de bois pourris, d'engrenages rouillés et de vaisselle cassée dans les orties. Et tout à coup, d'immenses perspectives, le soleil pour parcourir la carrière qui lui est proposée adoptant le char doré de Louis XIV, les frondaisons de Fontainebleau effeurées par la roue triomphale de Bossuet, et l'aigle de Meaux lui-même, au seuil de sa cathédrale, remontant dans son carrosse entouré d'un blanc essaim en surplis de prêtres et de séminaristes... »

Comme on le voit, toute l'histoire de l'Eglise y passe, mais c'est de l'histoire en images !

L. Cristiani.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Claire Auberive. — **L'héritière du vœu de Madame Elisabeth**, *Charlotte-Hélène de Lastic, Comtesse de Saisseval*. Préface du R. P. J. Lebreton. — In-16 de 376 p., 180 f. — Paris, Spes, 1947.

En 1790, lorsque l'Assemblée Nationale votait la Constitution civile du Clergé et que l'on pressait Louis XVI de la sanctionner, Madame Elisabeth prit l'initiative d'un vœu pour obtenir, non pas son salut ou celui de la famille royale, mais « la conservation de la religion dans le Royaume ». Ce vœu, dont le texte a malheureusement disparu, fut fait au Cœur Immaculé de Marie, parce que « le Cœur de Marie fut comme l'Arche où se conserva la foi au temps de la Passion ». La noble princesse rédigea et écrivit de sa main la formule du vœu et le fit signer par des Dames de la haute société. Elles s'engageaient à consacrer une somme aussi considérable que la position de chacune le permettrait à la bonne œuvre qui paraîtrait